

Texte 2 **La mort n'est qu'un passage**

Buffon

Esprit scientifique, auteur d'une immense *Histoire naturelle*, Buffon (1707-1788) reste spiritualiste et déiste tout en partageant les doutes de ses contemporains sur la survie de l'âme et l'existence d'un au-delà. Dans cette optique, il présente la mort comme une étape dans un changement progressif, la transition insensible et naturelle d'un état à un autre.

1 Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent  
attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il  
est prêt à expirer, examinez ce qui se passe sur son visage lorsque  
par zèle ou par indiscretion quelqu'un vient à lui annoncer que sa  
5 fin est prochaine en effet ; vous le verrez changer comme celui  
d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue ; ce  
malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il  
n'est nullement convaincu qu'il doit mourir ; il a seulement  
quelque doute, quelque inquiétude sur son état, mais il craint tou-  
10 jours beaucoup moins qu'il n'espère, et si l'on ne réveillait pas ses  
frayeurs par ces tristes soins et cet appareil lugubre qui devancent  
la mort, il ne la verrait point arriver.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous  
l'imaginons, nous la jugeons mal de loin, c'est un spectre qui nous  
15 épouvante à une certaine distance, et qui disparaît lorsqu'on vient  
à en approcher de près, nous n'en avons donc que des notions  
fausses, nous la regardons non seulement comme le plus grand  
malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive  
douleur et des plus pénibles angoisses ; nous avons même cherché  
20 à grossir dans notre imagination ces funestes images, et à aug-  
menter nos craintes en raisonnant sur la nature de la douleur. Elle  
doit être extrême, a-t-on dit, lorsque l'âme se sépare du corps, elle  
peut aussi être de très longue durée, puisque le temps n'ayant  
d'autre mesure que la succession de nos idées, un instant de dou-  
25 leur très vive pendant lequel ces idées se succèdent avec une rapi-  
dité proportionnée à la violence du mal, peut nous paraître plus  
long qu'un siècle pendant lequel elles coulent lentement et rela-  
tivement aux sentiments tranquilles qui nous affectent ordinaire-  
ment. Quel abus de la Philosophie dans ce raisonnement ! il ne  
30 mériterait pas d'être relevé s'il était sans conséquence, mais il

influe sur le malheur du genre humain ; il rend l'aspect de la mort  
mille fois plus affreux qu'il ne peut être, et n'y eût-il qu'un très  
petit nombre de gens trompés par l'apparence spécieuse de ces  
idées, il serait toujours utile de les détruire et d'en faire voir la  
35 fausseté.

Lorsque l'âme vient à s'unir à notre corps, avons-nous un plaisir  
excessif, une joie vive et prompte qui nous transporte et nous  
ravisse ? non, cette union se fait sans que nous nous en aperce-  
vions, la désunion doit s'en faire de même sans exciter aucun sen-  
40 timent ; quelle raison a-t-on pour croire que la séparation de l'âme  
et du corps ne puisse se faire sans une douleur extrême ? quelle  
cause peut produire cette douleur ou l'occasionner ? la fera-t-on  
résider dans l'âme ou dans le corps ? la douleur de l'âme ne peut  
être produite que par la pensée, celle du corps est toujours pro-  
45 portionnée à sa force et à sa faiblesse ; dans l'instant de la mort  
naturelle le corps est plus faible que jamais, il ne peut donc éprou-  
ver qu'une très petite douleur, si même il en éprouve aucune.

Je ne me suis un peu étendu sur ce sujet que pour tâcher de  
détruire un préjugé si contraire au bonheur de l'homme ; j'ai vu  
50 des victimes de ce préjugé, des personnes que la frayeur de la mort  
a fait mourir en effet, des femmes surtout, que la crainte de la  
douleur anéantissait ; ces terribles alarmes semblent même n'être  
faites que pour des personnes élevées et devenues par leur éduca-  
tion plus sensibles que les autres, car le commun des hommes, sur-  
55 tout ceux de la campagne, voient la mort sans effroi.

La vraie philosophie est de voir les choses telles qu'elles sont ; le  
sentiment intérieur serait toujours d'accord avec cette philoso-  
phie, s'il n'était perverti par les illusions de notre imagination et  
par l'habitude malheureuse que nous avons prise de nous forger  
60 des fantômes de douleur et de plaisir : il n'y a rien de terrible ni  
rien de charmant que de loin, mais pour s'en assurer il faut avoir  
le courage et la sagesse de voir l'un et l'autre de près.

Buffon, *Histoire naturelle*, Livre III